



Faculté d'éducation de l'Université de Montpellier

L1 ☐

L2 ☐

L3 ☐

M1 ☒

M2 ☐

Contrôle continu ☒

ou

Rattrapage ☐

UE : 102.1

Épreuve n° : 1

Date : 14/10/2021

Horaires :

Durée : 2 heures

Ce sujet contient ... pages. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au responsable de la salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit, sauf indications contraires.

Je m'installais dans l'antichambre, en face de l'armoire normande, et de l'horloge en bois sculpté qui enfermait dans son ventre deux pommes de pin cuivrées et les ténèbres du temps ; dans le mur s'ouvrait la bouche d'un calorifère ; à travers le treillis doré je respirais un souffle nauséabond qui montait des abîmes. Ce gouffre, le silence, scandé par le tic-tac de l'horloge, m'intimidaient. Les livres me rassuraient : ils parlaient et ne dissimulaient rien ; en mon absence, ils se taisaient ; je les ouvrais, et alors ils disaient exactement ce qu'ils disaient ; si un mot m'échappait, maman me l'expliquait. À plat ventre sur la moquette rouge, je lisais Madame de Ségur, Zénaïde Fleuriot, les contes de Perrault, de Grimm, de Madame d'Aulnoy, du chanoine Schmidt, les albums de Töpffer, Bécassine, les aventures de la famille Fenouillard, celles du sapeur Camember, *Sans famille*, Jules Verne, Paul d'Ivoi, André Laurie, et la série des « Livres roses » édités par Larousse, qui racontaient les légendes de tous les pays du monde et pendant la guerre des histoires héroïques.

On ne me donnait que des livres enfantins, choisis avec circonspection ; ils admettaient les mêmes vérités et les mêmes valeurs que mes parents et mes institutrices ; les bons étaient récompensés, les méchants punis ; il n'arrivait de mésaventures qu'aux gens ridicules et stupides. Il me suffisait que ces principes essentiels fussent sauvegardés ; ordinairement, je ne cherchais guère de correspondance entre les fantaisies des livres et la réalité ; je m'en amusais, comme je riais à Guignol, à distance [...]. Parfois pourtant le livre me parlait plus ou moins confusément du monde qui m'entourait ou de moi-même ; alors il me faisait rêver, ou réfléchir, et quelquefois il bousculait mes certitudes. Andersen m'enseigna la mélancolie ; dans ses contes, les objets pâtissent, se brisent, se consomment sans mériter leur malheur ; la petite sirène, avant de s'anéantir, souffrait à chacun de ses pas comme si elle eût marché sur des charbons ardents et cependant elle n'avait commis aucune faute : ses tortures et sa mort me barbouillèrent le cœur. Un roman que je lus à Meyrignac, et qui s'appelait *Le Coureur des jungles*, me bouleversa. L'auteur contait d'extravagantes aventures avec assez d'adresse pour m'y faire participer. Le héros avait un ami, nommé Bob, corpulent, bon vivant, dévoué, qui gagna tout de suite ma sympathie. Emprisonnés ensemble dans une geôle hindoue, ils découvraient un corridor souterrain où un homme pouvait se glisser en rampant. Bob passait le premier ; soudain il poussait un cri affreux : il avait rencontré un python. Les mains moites, le cœur battant, j'assistai au drame : le serpent le dévorait. Cette histoire m'obséda longtemps. Certes, la seule idée d'engloutissement suffisait à glacer mon sang ; mais j'aurais été moins secouée si j'avais détesté la victime. L'affreuse mort de Bob contredisait toutes les règles ; n'importe quoi pouvait arriver.

Malgré leur conformisme, les livres élargissaient mon horizon ; en outre, je m'enchantais en néophyte de la sorcellerie qui transmute les signes imprimés en récit ; le désir me vint d'inverser cette magie. Assise devant une petite table, je décalquai sur le papier des phrases qui serpentaient dans ma tête : la feuille blanche se couvrait de taches violettes qui racontaient une histoire. Autour de moi, le silence de l'antichambre devenait solennel : il me semblait que j'officiais. Comme je ne cherchais pas dans la littérature un reflet de la réalité, je n'eus jamais non plus l'idée de transcrire mon expérience ou mes rêves ; ce qui m'amusait, c'était d'agencer un objet avec des mots, comme j'en construisais autrefois avec des cubes ; les livres seuls, et non le monde dans sa crudité, pouvaient me fournir des modèles ; je pastichai. [...]. À la campagne, je jouai à la libraire ; j'intitulai *Reine d'Azur* la feuille argentée du bouleau, *Fleur des Neiges* la feuille vernissée du magnolia, et j'arrangeai de savants étalages. Je ne savais trop si je souhaitais plus tard écrire des livres ou en vendre, mais à mes yeux le monde ne contenait rien de plus précieux. Ma mère était abonnée à un cabinet de lecture, rue Saint-Placide. D'infranchissables barrières défendaient les corridors tapissés de

50 livres, et qui se perdaient dans l'infini comme les tunnels du métro. J'enviais les vieilles demoiselles aux guimpes montantes, qui manipulaient, à longueur de vie, les volumes vêtus de noir, dont le titre se détachait sur un rectangle orange ou vert. Enfouies dans le silence, masquées par la sombre monotonie des couvertures, toutes les paroles étaient là, attendant qu'on les déchiffrât. Je rêvais de m'enfermer dans ces allées poussiéreuses, et de n'en jamais sortir.

Réflexion et développement

Quel(s) rapports(s) au livre et à la lecture peut-on entretenir ? Votre réflexion, structurée et argumentée, s'appuiera sur le texte de Simone de Beauvoir ainsi que sur l'ensemble de vos connaissances et de vos lectures.